



Laurine Roux

l'autre moitié du monde



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

>> *Une immense sensation de calme,*

Prix Révélation de la SGDL, 2018

>> *Le Sanctuaire,*

Grand Prix de l'Imaginaire, 2021

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-253-0

Dépôt légal : janvier 2022

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photo de couverture : © Hulton Deutsch / Getty Images

Lecture-correction : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

l'autre moitié du monde

Laurine Roux



À STÉPHANE, L'AUTRE MOITIÉ DU MONDE.

*Là-bas, tu trouveras tout ce à quoi je tiens.
L'endroit que j'aime. Où les rêves m'ont creusé les flancs.*

JUAN RULFO, PEDRO PÁRAMO



DERRIÈRE CHAQUE BOUQUET au bord de la route se tient un fantôme. Sa silhouette flotte en lisière, vie brumeuse dont on ne saura rien, à peine les derniers instants. Le reste, on peut uniquement l'imaginer : une maison non loin, quelqu'un resté seul, une toile cirée avec des motifs, longtemps on a mis une assiette en trop. Chaque fois les mains ont frémi. Cela fait cet effet de toucher l'absence.

Derrière chaque bouquet au bord de la route, la même scène : un tronc, peut-être un léger assoupissement, des éclats de verre – lumières rouges et blanches – et le volant auquel s'accroche le conducteur, yeux écarquillés une fraction de seconde avant le choc. Parfois, l'autoradio continue de tourner quand le cœur a cessé.

Derrière chaque bouquet au bord de la route, il y a une main. Qui accroche les tiges. Les doigts ont trempé dans les larmes. Depuis, elles ont séché. Mais les doigts restent lourds de chagrin. De ce chagrin qui meut les corps, les conduit chaque semaine au bord de la route ; la ficelle, le

nœud, parfois sous la pluie, décrocher, remplacer. Comme ils sont vivants, ces doigts. Ce sont eux qui ont tenu quand tout vacillait ; éplucher les légumes, remettre une mèche échappée du chignon, caresser la tête du chat quand il réclame ses croquettes. Tout tient dans cette main. Le quotidien dans une poignée. Et un jour, quand le fantôme s'est présenté, la main n'a pas hésité. Elle s'est ouverte et a dit, *Viens.*

Les fantômes, ils mangent des fleurs. Des fraîches. Sans quoi, ils meurent. Sans amour, les fantômes n'existeraient pas. Voilà ce que nous apprennent les bouquets au bord de la route.

Ce qu'ils ne nous apprennent pas, c'est qu'ici, à l'entrée des rizières, là où quelqu'un accroche chaque semaine une gerbe d'œillets à la glissière de sécurité, il n'y a pas eu d'accident. Aucun éclat de verre, pas plus que d'auto-radio qui continue de grésiller. Seulement l'épaisseur chaude du bitume sur la plaine. Les gens du coin préfèrent penser que Toya Vásquez Montalbán est folle, qui dépose ces bouquets depuis que la route est route. Personne n'a envie de se souvenir des fantômes qu'elle garde vivants.

Pour l'instant, Luz Ortega ignore encore tout de la femme aux fleurs et du delta.

((1))

DU CHÂTEAU, TOYA N'A JAMAIS GRAVI LES MARCHES. Elle arrive par l'oliveraie qui tapisse le bas de la colline, évite d'accrocher ses vêtements aux bras querelleurs des agaves, atteint les orangers. Là, elle reprend son souffle. Les abeilles couronnent son crin brun. La petite préfère ce fouillis d'odeurs aux symétries des rosiers de Madame. L'enfant n'a que très rarement aperçu la Marquise en ses jardins. Les fois où cette dernière s'est laissé voir, sa robe rouge claquait par terre, soulevant des nuages de poussière, comme si les ordres assénés à Pepe, le jardinier, propageaient leurs ondes sèches au coton.

Aujourd'hui, doña Serena n'est pas dehors. La matinée chauffe déjà les peaux. Toya profite de l'ombre d'un citronnier, avise la bâtisse, ses colonnades. Les volets sont entrebâillés, les fenêtres si nombreuses qu'on dirait des yeux d'araignée. Derrière, la famille Ibáñez vaque à ses occupations, Madame penchée sur un registre, à vérifier les comptes des rizières, Monsieur à inspecter son uniforme.

Assommés par le soleil, les alanos de Carlos, le fils de la famille, somnolent dans le chenil, n'aboient même pas à l'approche de l'enfant. Elle ferme les yeux, chasse l'image du petit marquis et de ses chiens.

Toya pousse la porte. Sa mère s'affaire au-dessus de la table, pèle l'ail, le dégerme, jette les gousses au fond du mortier. Elles rejoignent les pignons et l'épaisse couche de pain grillé que Pilar broie d'un énergique coup de main. Rien qu'en humant l'air, la gamine sait quelle *picada* se prépare en vue de quel ragoût. Ce midi, les Ibáñez déjeuneront d'un lièvre à la cannelle. Quelques heures auparavant, la petite a levé la bête au collet, elle vient livrer son butin. La Marquise apprécie le gibier fraîchement capturé. Quand Toya rapporte des vivres, ça permet de grappiller trois sous en plus.

Sur le billot, à l'endroit où Pilar découpe les viandes, les mouvements du couteau ont creusé le bois en cuvette. Le lièvre y gît, trapu. La cuisinière l'attrape par les oreilles, le soupèse. Au moins quatre livres. Elle caresse les cheveux de sa fille. L'odeur de l'ail incrustée sous ses ongles se mêle aux effluves nerveux de la bête. L'enfant ferme les yeux, respire. Elle voudrait rester toute la matinée mais il faut se hâter. On ne sait jamais : un jour les Ibáñez tolèrent, l'autre ils rossent.

Quand Pilar a incisé la peau du ventre, retiré les viscères, elle sectionne les pattes pour dépouiller l'animal. Toya récupère le pelage et les abats, se glisse par la porte arrière. Avant de rejoindre leur baraque, elle fait un crochet par le chenil, balance les entrailles aux chiens. Les alanos se jettent dessus, bâfrent la ventraille. La gamine observe la voracité des dogues. Leurs muscles roulent sous la peau. Elle déteste la forme pointue de leurs oreilles. Pilar raconte que Carlos les taille aux ciseaux, les chiots à peine âgés de quelques semaines. Le jeune marquis lâche ensuite les restes de pavillons sur la table. Lui ordonne de les accommoder avec une sauce au piment. Des gouttelettes de sang constellent sa chemise à jabot.

Chaque fois que Toya vient au Château, Pilar lui confie une bricole à donner aux molosses. Si l'un d'eux venait à s'échapper, peut-être épargnerait-il sa fille ?

Quand la petite disparaît derrière la porte, la mère se signe. Le Château n'est pas un endroit pour les enfants. Elle lève le hachoir et tranche la tête du lièvre.



Sur le chemin du retour, Toya repère deux tortues sur une berge. L'une cherche à grimper sur l'autre, blottie dans sa

carapace. Celle de dessus tend le cou, ouvre la gueule. Une langue y pointe, isocèle rose. De son ventre, l'animal frappe le dos de l'autre. L'enfant s'approche, observe, rapidement interrompue par un taon qui vrombit autour de sa tête. Elle secoue ses bras, reprend la route de la chaumière.

Juan, son père, n'est pas encore revenu des rizières. En l'attendant, elle dégraisse la peau du lièvre, la met à tremper. Puis elle grignote quelques olives, un morceau de pain, et se déshabille. Le soleil chauffe le sol sablonneux. On y voit presque trouble tant il fait chaud. Toya s'oublie dans le delta quadrillé par les chemins de terre et les canaux, s'oublie au bord des bassins bordés de joncs et de roseaux, se fond dans les aplats beiges, jaunes et bleus. Un peu étourdie, elle avance pieds nus, repousse les touffes d'herbes hautes ; le rideau végétal se referme sur elle. L'enfant pénètre dans l'eau, bouillon saumâtre. Elle bascule la tête en arrière, laisse son corps affleurer. Offre son visage, ses seins naissants et la surface de ses cuisses au soleil. Le reste barbote dans l'eau. Elle sait que des bêtes vivent là-dessous, cette idée lui plaît.

Longtemps Toya demeure ainsi. Un héron se pose non loin, capture un vairon. Les plumes noires en demi-lune au-dessus de ses yeux lui donnent un air sévère. La petite songe au padre Miquel. Avec ses sourcils broussailleux, lui

non plus n'a jamais l'air content. Cela fait un moment que le curé n'est pas venu à la baraque, peut-être a-t-il baissé les bras. Seule Pilar se plie au rituel, davantage par superstition que foi véritable. Juan se moque de sa femme quand elle repasse sa robe pour la messe, il lui fait des discours auxquels la gosse ne comprend pas grand-chose.

D'autres paysans se joignent parfois à lui, le soir, sur la terrasse. Ils s'échauffent sous les glycines. Les mots parviennent jusqu'à la paillasse de Toya dans un brouillard de tabac et de vermouth. De temps en temps, Francisco rapporte de l'*horchata de chufa*. Le père accepte que l'enfant se relève pour en boire un verre. Elle a beau reconnaître chacun des hommes, la nuit, leurs barbes sont plus sombres, leurs transpirations plus fortes. Francisco la fait sursauter, *Alors, à quoi t'as passé ta journée?* Toya compte sur ses doigts : une, deux, trois grenouilles, elle les a capturées dans l'étang, et six orties de mer, *C'est ça que tu manges*. Le ton, pas discipliné, les gars aiment ça chez elle. Parce qu'elle n'est pas leur fille. Juan la reprend. Mais Francisco frotte la tête hirsute, *Pequeña salvaje*, petite sauvage, voilà comment il tempère les remontrances. À vrai dire, Juan n'est pas fâché, Toya le sent bien, qui laisse la tiédeur de la soirée l'envahir. Ce serait bon de rester avec eux, la chaleur et le plaisir l'emprisonneraient jusqu'à ce qu'elle ne puisse

plus bouger. La nuit a ce pouvoir. Mais il est tard. Le père ordonne, il faut aller au lit, des affaires à régler. Elle vole un beignet avant de filer.

Depuis peu, un jeunot a rejoint le groupe. Ce soir, il est là. Toya remarque que les autres sont économes en parole, que l'air se bande. Le nom d'Horacio arrive jusqu'à son lit. Celui de Barcelone aussi. Des études, un concours, toutes choses qu'elle ne connaît pas. Chez eux, personne n'est jamais allé à l'école. Toute la soirée, la gamine se concentre, s'étonne des inflexions légèrement aiguës du nouveau. Ses propos sont troués d'hésitations, de silences. Rien à voir avec ceux des paysans du coin. Eux, on dirait qu'ils tranchent leurs phrases comme du pain, avec l'assurance tranquille de la chose à faire. Horacio, la petite le sent, prend d'autres chemins. Elle ne saurait lesquels, reconnaît une façon de faire, celle de tourner autour d'une idée, de l'éviter pour mieux y revenir, et, la chose empoignée, de répéter le mot deux ou trois fois, histoire d'en finir: ce rythme, ces trajectoires, Toya les emprunte quand elle course une bête. Sa curiosité est piquée, elle se lève sur la pointe des pieds, traverse l'odeur de glycine jusqu'à l'embrasement de la porte, glisse un œil, le cœur battant. Tout se relâche dans la déception. L'inconnu n'a rien d'un braconnier; ni bras robustes ni corps vaillant. Seule la bouche contraste avec le reste,

singularité charnue dans un ensemble qui s'efface : le bleu des yeux se délaie dans la pâleur de la peau, les cheveux s'enfuient pour laisser le front haut. Tout s'amoindrit jusqu'aux doigts qui n'en finissent plus. À quoi s'attendait Toya ? Elle ne sait, mais fronce le nez. Toute cette blancheur, cette finesse... Soudain, elle tressaille. Les mains d'Horacio ressemblent à celles de Carlos : ce sont des mains de femme. La petite déguerpit, se blottit sous les draps. C'est décidé, elle déteste le jeune homme. Francisco finit de la convaincre en demandant à Horacio si la chambre au-dessus de l'école fait l'affaire. C'est donc le nouvel instituteur ! C'en est trop. Elle voudrait rentrer dans le matelas, devenir tortue : l'école, on n'y attrape que des crampes. Qui sait si ses parents ne voudront pas l'y envoyer ?

Dorénavant, dès qu'elle entend le maître, Toya s'enfuit. On a beau l'appeler pour boire un verre d'*horchata*, elle a toujours mieux à s'occuper. *Indocile, mal élevée*, dit le père. La vérité, c'est que la gamine n'en mène pas large. Elle veut à tout prix rester hors de portée, et fait de son lit un refuge. Comme ce n'est pas assez, elle se bouche les oreilles. La voix des hommes lui parvient dans un bourdonnement.

Un soir, l'une d'elles vrombit plus fort que les autres. L'enfant presse ses paumes contre sa tête mais le son s'in-

sinue, tapit ses conduits, lui colonise le ventre. Elle l'a reconnue, c'est l'inflexion d'Horacio. La voix est là, sous les draps, un peu plus grave que de coutume. Toya fait des gestes désordonnés, de ceux qui éloignent les taons. En vain : plus de trêves ni de suspens, les phrases avancent, le flux s'élargit, pénètre tout – talons, crâne. Jamais elle n'a rien entendu de pareil ; les mots n'ont plus leur sens habituel, le chien n'est pas le chien et il n'aboie pas, la lune coule en filet d'huile d'olive, tout sonne si étrangement. Les oreilles de Toya chauffent, elle les frotte, mais le flot est implacable, coulée de lave, épaisse de colère, collante et brillante, on dirait du feu ; ses poumons brûlent, même aux heures les plus chaudes elle n'a vécu pareil embrasement. Elle pense à l'Èbre qui chemine coûte que coûte, à cette langue de boue, grasse et fertile, née pour atteindre l'embouchure, capable d'engrosser la mer de ses alluvions. Et soudain, la voilà debout, seulement vêtue de sa chemise de nuit, mue par une force qui la pousse vers la terrasse, la propulse devant l'instituteur. Elle ouvre grand ses yeux ; le corps du jeune homme se déploie en delta, terre et mer, gigantesque, tandis que ses mains courent sur les pages, ruisseaux vifs, et de cette première rencontre avec la poésie – plus tard, Toya apprendra qu'Horacio lisait un poème d'Antonio Machado –, elle ne retiendra que l'odeur de fou-

dre après l'orage: l'enfant vient d'être fendue en deux par la force des mots.

Maintenant, le silence. Les hommes hochent la tête. Horacio se tient face à Toya, à nouveau frêle, un peu tremblant, lèvres charnues dans leur ensemble tendre. Il pose le livre sur la table. La gamine aimerait en lire le titre mais elle ne sait pas, se mord l'intérieur des joues. Horacio baisse son regard vers elle, *Bonsoir*. Il sourit. Toya voudrait planter ses pupilles en canif dans les siens, lui faire payer ce qui vient de se produire. Mais elle cligne bêtement des yeux. Francisco se moque. Elle ne l'entend pas. Son corps déborde de partout.



Les visites d'Horacio continuent. Toya refuse de se montrer, mais elle ne se bouche plus les oreilles, se surprend même à guetter. Un mot revient. Qu'elle emplisse avec ce qu'elle peut. Le *syndicat*. Ce doit être quelque chose de désirable puisque Horacio laisse traîner la dernière syllabe. Une masse flottante, floue, mais colossale. Peut-être une construction, en tout cas quelque chose de solide, dans un bois bien poncé – arche ou navire, capable d'abriter tous les habitants des baraques. Mais rapidement la petite

ronfle, ronronne plutôt, rêvant d'horizon et d'échafaudages.

Ce matin, la sonnette du vélo de Pedro l'arrache à ses songes. Le jour beurre à peine l'horizon. Toya s'extirpe de sa couche, avance pieds nus sur le seuil. La cafetière siffle sur le feu, Pilar s'affaire au-dessus d'une poêle. Pedro s'installe sous la pergola, tape du plat de la main la chaise à côté de lui ; la gamine s'assoit. Ils s'aiment bien ces deux-là, c'est leur rituel. La fumée s'échappe de la tasse, déroule son odeur de petit jour. L'enfant garde les yeux fermés, hume l'air. Pedro sent fort. La haute mer. Il revient du chautier. Les mailles de son chandail retiennent encore un peu d'écume et de vent. Toya se laisse dériver. Le marin la regarde, un sourire en coin, puis balance le sac sur la table. Elle bondit tandis que les seiches se répandent en tentacules. Il éclate de rire et Pilar accourt en faisant semblant d'être fâchée. On ne joue pas avec la nourriture ! En vérité, elle n'a d'yeux que pour les bêtes, tâte leur chair, *Dios mío* qu'elles sont belles ! La Marquise en donnera sûrement un bon prix, Pilar paiera Pedro quand ce sera entendu. En attendant, elle en met deux ou trois de côté, pour préparer un *arroz negro* – le riz à l'encre de seiche, sa spécialité –, *Viens donc manger ce soir, maigrichon*. Pedro hésite, son dos lui tire, il pianote sur la table. Allez, marché con-

clu. Pour sceller l'affaire, il tapote la cuisse de la gamine. Et ajoute – *l'arroz negro* de Pilar ça ne se rate pas plus qu'une occasion de s'en prendre au curé –, *Ta mère, elle ferait bouffer le padre Miquel en plein Carême*. Depuis l'intérieur, Juan renchérit, *Le padre Miquel, il a besoin de personne pour s'empiffrer*, et il sort en enfilant son veston. C'est l'heure. Les hommes se serrent la main, *À ce soir, alors*. Ils en profiteront pour rediscuter de cette histoire de syndicat. Faut y regarder à deux fois, pas se précipiter. Vrai, mais ça peut plus durer comme ça. Et les deux hommes de se donner l'accolade, *Hasta pronto amigo*.



Pilar ne tarde pas non plus. Toya l'accompagne, elle l'aidera à préparer les seiches. La mère et la fille progressent à travers la lagune. Le matin, tout oscille, du beige au jaune poussin ; la peau, le sable, les herbes sèches, le tronc des oliviers. Même les feuilles paraissent enrobées d'or. À la manière de la crème ou de la farine, cette lumière lie le paysage, l'homogénéise. Les voix se mettent au diapason, on murmure. La cuisinière tâte une olive sur une branche. Pas encore la saison de la récolte, plus celle des fleurs, *C'est le temps du noyau*. En juin, l'olive se déploie du dedans.

Le cœur durcit, la pulpe s'épaissit. Pilar jette un œil à sa fille. Elle aussi a changé. La mère voudrait s'en réjouir, mais les colonnades du Château apparaissent, lui ôtent toute envie de musarder. Partout le marbre matifie les rayons, étale ses veines noires, et elle sent bien qu'une seule bâtisse suffit à frelater le delta. La pomme pourrie dans le panier.

Pilar et Toya croisent Pepe, déjà affairé à tailler les buis. On se salue sans un mot, depuis le temps ; un signe, une main qui ôte le chapeau, c'est assez. Pepe vit sur place, dans une mesure attenante au Château. Il se lève dès potron-minet, s'occupe des plantes avant même de boire son café au lait. *Quand il fait trop chaud, elles veulent la paix.* Il prend soin de chacune : les roses de la roseraie, les herbes du carré de simples, les crocus qui donneront le précieux safran, la tribu rouge orangé des agrumes, et tous les légumes à côté du puits. Ils sont sa seule compagnie ; Pepe n'a pas de famille. *Un soso* – un de ces vieux garçons, un « fade » –, désapprouve la Marquise qui compare volontiers les hommes aux taureaux. Chez les premiers comme chez les seconds, tout se situe dans les couilles : la bravoure, la noblesse, la force, ce qui rend digne en somme. Alors, imaginez une mauviette qui nomme ses roses. Pour être honnête, ça la dégoûte. La plupart du temps, la Marquise se gausse, *Pépénis-fantôme, Pépeine-à-jour, Pépimpuissant,*

Pépédéraste, elle dégoise de la chantilly plein les dents quand elle convie ses amies pour le goûter du mardi. En vérité, la Marquise craint le petit bonhomme, sa délicatesse, ses manières dont ni son mari ni son fils ne sont capables ; une salive désagréable envahit sa bouche tandis que ses incisives de cheval s'échouent dans la pâte à chou. Pour éviter de flancher, elle rit, postillonne un peu sur Carlota, sa confidente, qui n'ose reculer. La Marquise a raison de détester le larbin. Lui aussi pense parfois du mal d'elle. Dieu merci cela n'arrive pas souvent, il prie, le vieux jardinier, chasse l'impureté – à l'église, on désherbe son âme comme on tient son potager –, mais à la faveur d'un relâchement, d'un accès de fatigue, quelque chose de violent pousse au fond de son ventre, un chiendent trop vivace pour qu'il l'arrache à temps. Il a beau se signer, implorer tous les saints, ça se tord et ça crie, *Qu'ils crèvent tous, ces cochons*.



La lourde porte piquetée de clous se rabat. Chaque fois, le cœur de Pilar réprime un émoi. Elle imagine aisément la trappe des cachots se refermer avec ce même timbre mat. À l'intérieur, c'est son antre. Peu de lumière, on est à l'arrière du Château, la vie des domestiques n'appelle

aucune splendeur, juste une vitre horizontale enchâssée dans le mur en chaux. On y aperçoit les feuilles des eucalyptus ; bleutées, elles lorgnent le sol comme autant de petites faux. Le père de la Marquise a fait venir les arbres du Maghreb il y a fort longtemps ; leur parfum éloignerait les moustiques. Pilar trouve avant tout qu'ils obstruent le jour, elle aimerait y voir plus clair : on cuisine avec le nez, mais aussi avec les couleurs.

Elle déballe les seiches sur la table. Cinq bêtes de belle taille, zébrées de marron. Les lave à grande eau. Pour le riz, il faut prélever la poche d'encre sans la crever. Toya glisse ses doigts à l'intérieur de l'animal, c'est gluant et dur à la fois ; l'os n'est jamais loin, prêt à sectionner les phalanges. Elle extrait précautionneusement cette ogive. Puis elle coupe les parties comestibles – ailes, tentacules, muscles –, les dépiaute. Tout, à l'intérieur, se révèle vierge, laissant penser que la bête a concentré ses vicissitudes dans cette liqueur noire. Toya se demande : en va-t-il ainsi des êtres humains ? Existe-t-il chez les meilleurs, sa mère par exemple, une poche qui retiendrait toutes les pulsions ? La petite scrute le visage de Pilar, sa douceur inviolable. Occupée à faire dorer les oignons, celle-ci ne lui prête aucune attention, saisit la vésicule et la presse. Le mucus gicle et obscurcit le fond de la poêle. Toya le sent, quelque chose au fond de sa mère,

loin dans ses chairs, secrète des humeurs. C'est pourtant d'une voix enjouée que Pilar lui réclame deux piments et trois tomates. Toya pousse la porte, file au potager.

Pepe n'est pas là. L'enfant tâte les fruits, s'attarde un instant sur les teintes orangées, les veines rouges qui irriguent le cœur. Soudain, un bruit. Staccato de pattes, friction de poils, souffle puissant, humide. Toya comprend tout de suite : un alano a dû s'enfuir du chenil. Elle se contracte, serre les poings : à force, peut-être disparaîtra-t-elle, liquéfiée dans une poche noire de peur ? Il lui suffira de libérer le nuage d'encre, comme les seiches. Mais Toya n'a rien d'un mollusque. Dans quelques secondes, elle sera face au chien, à cette espèce venue jadis de contrées barbares, dressée par les Scythes pour grossir les armées, déterrer les survivants sous les monceaux de cadavres, et les achever à coups de crocs. Alors, dans la clarté immobile qu'offrent les grands périls, l'enfant ne trouve rien d'autre à répliquer que de cueillir une tomate et de croquer dedans.

L'alano fonce sur elle, le menton de la gamine dégouline, celui du molosse aussi. Bientôt sa gueule s'ouvre. Toya pourrait pleurer, hurler, ce que l'on fait quand s'annonce la mort. Mais elle ne pense qu'à une chose : à la tomate, rien qu'à la tomate, elle ne saurait trancher entre l'acide et le doux. Parfois, ce n'est pas grand-chose, le courage ; un peu

de sucre sur la langue. L'air se tend, les pattes du chien aussi : tout est joué. Mais un coup de fouet fige la scène. Un nerf de bœuf a fendu le sort. L'alano écume, retenu par on ne sait quel envoûtement, de la poussière voltige, et dans ce poudrolement une silhouette se détache. Longue, nonchalante, cadence ignoble ; sourire mi-figue, mi-raisin. C'est à ce moment que la petite se met à trembler. Tout son corps grelotte. N'importe qui aurait pitié. Pas Carlos. Toya perçoit l'odeur du vétiver dont il s'asperge après ses bains aux écorces de citron. Qu'on ne se méprenne pas, Carlos n'a rien d'une *chica* ; les pédales, les fiottes, c'est bien simple, il leur tranche les couilles. Voilà comment il parle. Il aime les femmes, il les aime immodérément – leur chevelure, le poil aux aisselles, la lisière foncée des mamelons, tout ce qu'elles cachent sous leurs jupes ; il plonge dedans, sauvagement. *Un bruto*, murmurent d'aucuns. Et Carlos lorgne l'entrejambe de la fillette, à tel point qu'elle se fait pipi dessus. Il hume l'air, renifle le parfum de la honte mêlée d'effroi. À aucun prix la gamine ne veut pleurer. Alors elle plante ses yeux dans ceux de l'homme. Les garde harponnés quand il s'approche, harponnés quand il relève sa tunique. *Pauvre petite souillon...* Voilà où cela mène, de voler des tomates. Faut-il qu'il lui apprenne ? Il obtient d'excellents résultats avec ses chiens. Toya le mordrait de rage,

Carlos mériterait qu'elle lui balance des insultes comme des pierres, *Coño, cabronazo*. Mais elle tremble de partout, se laisse engloutir par l'humiliation. Elle finit par trouver un peu d'air au fond de son ventre et articule, *Je voudrais trois tomates et deux piments – un temps –, s'il vous plaît*. Le visage de Carlos s'illumine. Tout sonne faux, jusqu'à son *Voilà, une, deux, trois tomates et deux piments*. La petite prend les fruits, la fuite. Elle court à se tordre les chevilles, dérape sur les feuilles d'eucalyptus, jette son corps contre la porte, aussi fort que les oiseaux contre les vitres. Ça fait mal, un mal de chien, mais elle est à l'intérieur.

Pilar remue le riz pour qu'il n'accroche pas, jauge les tomates, les piments, *Ça ira*. Elle les aurait préférés plus mûrs, mais, *Vale*. Toya ne pipe mot. La mère recoiffe un peu sa fille, *Sauvage, petite folle*. L'enfant ne demande pas son reste, file à la baraque. Là, d'un geste rageur, elle ôte sa culotte, saisit une seiche dans le seau, et la frappe contre le mur jusqu'à ce qu'il ne reste rien de l'animal.



Pedro fait tinter la sonnette de son vélo. Habituellement Toya accourt, l'escorte jusqu'à la tonnelle. Mais ce soir elle ne s'est pas précipitée, ne montre même pas le bout de

son nez. *La gamine fait du boudin*, marmonne Juan. Juste avant, Pilar a vérifié le front de l'enfant. Heureusement, pas de fièvre. Dans le coin, il est rare d'échapper à la malaria. Lorsque les accès sont trop forts, on ne songe pas au dispensaire, à plus de quarante kilomètres de là ; seuls les Ibáñez possèdent une automobile. Alors, on laisse passer les crises. Les paysans sont coriaces, ils serrent les dents. De temps en temps, la Marquise enregistre un décès. Quand il s'agit d'un homme, elle propose à un fils de prendre la relève. S'il n'y a pas de garçon, Madame prie la famille de quitter les lieux. Elle possède la quasi-totalité du delta, l'exploite en fermage. La Marquise a tous les droits.

C'est bien ça le problème. Pedro pince ses lèvres. De quoi parle-t-il, au juste ? Toya grappille des bribes, *faire quelque chose, comme des chiens, les salauds, se réunir*, les hommes discutent à voix basse, elle n'entend pas bien mais le mot est revenu, elle en est sûre, le *syndicat*, avec le vent qui souffle dedans, le sel dans les amarres et le bleu des rives nouvelles. Toya aimerait l'entendre encore, surtout ce soir. Mais Pilar sert le plat. Seul le bruit des fourchettes. Après une ou deux bouchées, Pedro soupire, *De puta madre, ce petit goût de caramel...* Il ne finit pas sa phrase, masse son ventre pour dire son ravissement. La fierté empourpre le visage de la cuisinière. Elle baisse les yeux, s'empresse de

tempérer, *C'est la tomate, il faut qu'elle accroche un peu en fin de cuisson.* Pedro cligne de l'œil en direction de Juan, *T'en as de la chance, mon cochon.* Autour, les grenouilles coassent. Peut-être acquiescent-elles? Ou bien est-ce seulement la saison qui veut ça – des cris d'amour comme autant de coïts. Depuis son lit, Toya écoute, meurt d'envie de rejoindre la tablée, elle le pourrait, on l'accueillerait de bon cœur. Mais son corps est encore dur de colère. Elle pourrait enfoncer ses doigts dans de la chair, arracher des suppliques. À la place, des feux intérieurs s'allument. Cette nuit-là, ils l'empêcheront de dormir.

En partant, Pedro a oublié – ou laissé – un bulletin sur la table. Toya tombe dessus au petit matin. Elle observe la gravure. Un homme brandit un fusil au milieu des rizières. Dans le prolongement du torse, le bras darde vers le ciel. Si quelqu'un se tenait tout près de la gamine, il entendrait son cœur cogner. Plus tard, elle retourne à ses furetages, gratte le sable, débusque un coquillage. La surface de porcelaine appelle ses rêves et ses suspensions d'enfant. Mais elle garde un arrière-goût déplaisant, une amertume. Ce matin, elle aurait aimé comprendre les signes autour du bras de cet homme. Toya sait qu'ils forment des mots, qui forment des phrases. Pour la première fois, elle se reproche de ne pas savoir lire.